

Qu'est-ce que la vérité ?

« Qu'est-ce que la vérité ? » **Rassurez-vous, je ne vais pas vous donner un cours de philosophie mais plutôt une méditation biblique**, centrée sur l'évangile selon saint Jean. Il se trouve en effet – et vous le savez bien – que **l'énigmatique formule « Qu'est-ce que la vérité ? » se trouve précisément dans le quatrième évangile (18, 38), sur les lèvres du gouverneur romain Pilate, au terme du bouleversant face à face avec l'accusé Jésus**, tel le rendez-vous manqué de la dernière chance, tant pour la victime que pour son bourreau : « Alors il le leur livra pour être crucifié » (19, 16). **Étant ainsi rappelé le contexte narratif d'une parole qui n'est en rien isolée, se pose à nous la question du statut de ladite parole.**

Plusieurs d'entre vous ont sans doute déjà eu l'occasion de prendre part à la lecture liturgique de la Passion selon saint Jean, lors de la liturgie du Vendredi Saint, dans le rôle des personnages dits « autres » que le narrateur ou Jésus lui-même. J'imagine l'embarras qui fut le vôtre quant au ton à adopter pour l'énonciation de l'étrange formule. **S'agit-il en effet d'une demande sincère, fervente, pressante, à la façon d'un élève qui interrogerait son maître ?** Pilate serait alors comme le porte-parole de toute l'Antiquité gréco-romaine, riche de grands et nombreux philosophes ? Ou bien, à l'inverse, vous aurez été sensibles au contexte narratif, à savoir **l'impossible communication entre Jésus, revendiquant une « royauté d'un autre monde » et le magistrat en charge des intérêts de l'autorité politico-militaire** imposée à la province de Judée. **Dans ces conditions, la question de Pilate – d'ailleurs restée sans réponse – ne serait-elle pas plutôt ironique ?** Du genre : « À quoi bon parler de vérité ? En tout cas, ce n'est pas le lieu ici... Il y a plus urgent... Il est grand temps d'en finir avec cette insupportable affaire... »

Avouons qu'un tel cynisme conviendrait bien à ce que nous savons par ailleurs du personnage historique : brutal, violent, antisémite notoire, finalement désavoué par l'Empire. Mais, **d'autre part, nous savons aussi l'habileté de l'évangéliste Jean à jouer sur deux tableaux** : certes, d'un côté, la vulgarité et le cynisme du Pilate historique ; néanmoins, d'un autre côté, **la pertinence de la question alors posée dans le vide, telle une provocation adressée au lecteur à se prononcer lui-même**, à titre personnel, quoi qu'il en soit de Pilate, face à une question aussi centrale et universelle que celle de la vérité. Notons encore que le texte grec *Ti estin alètheia* ? pourrait se traduire familièrement : « C'est quoi, la vérité ? » – ce qui ne dénoterait pas dans la bouche d'un Pilate obtus et dépassé par les événements... Or, **le fait que l'on traduise unanimement selon la forme noble : « Qu'est-ce que la vérité ? » suggère que le lecteur d'aujourd'hui – ou bien les auditeurs dans le cadre de la proclamation liturgique – prennent tout à fait au sérieux la question, énoncée par un Pilate sans doute inconscient des enjeux d'une telle interrogation.** Tel sera notre propos, cherchant à comprendre ce que l'évangile selon Jean nous dit de la vérité, et en quoi cela interfère avec notre foi en « Jésus le Fils envoyé du Père », autrement dit le cœur de la Révélation portée par le quatrième évangile.

Commençons donc par vérifier la signification du mot « vérité » dans la langue de saint Jean, à savoir le grec inspiré de la Bible juive d'Alexandrie, donc marqué par le texte sous-jacent, disponible en hébreu. Ainsi, **du côté de la langue grecque, le mot « vérité (*alètheia*) suggère le dévoilement d'un objet caché** ou encore la sortie de l'oubli (alpha privatif et radical du mot *lèthè* : oubli) dans lequel serait tenue la réalité profonde des choses, cachée sous le voile des apparences, à commencer par les mots du discours, dont le propre est justement de voiler et dévoiler, dans un même mouvement. **On voit l'intérêt théologique d'une telle signification : ainsi, aux yeux de l'évangile, Jésus sera justement la vérité, en tant que révélation de l'être même de Dieu Père**, lequel « a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas mais obtienne la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé » (Jn 3, 16-17 – traduction liturgique). **D'un autre côté, si l'on remonte à l'original hébreu 'èmet, le champ sémantique n'est plus celui du dévoilement mais renvoie à l'idée de stabilité, permanence, fidélité** : ainsi de l'acclamation « amen », au titre de l'adhésion formelle au propos tenu par un tiers, ou bien du mot *'emunah*, désignant la « foi » comme engagement ferme et solide, puisque fondé sur la stabilité, permanence et fidélité de Dieu lui-même, justement qualifié de « rocher » selon une métaphore aussi simple que suggestive. **La vérité serait donc la qualité même de Dieu** qui, pourrait-on dire, est bien le premier à croire en l'homme, avec en retour la possibilité offerte à l'être humain de « croire » en Dieu. Bref, **l'accent se trouve ici placé sur la relation ferme et consistante établie entre Dieu et les croyants, sur la base d'un engagement réciproque en termes de durée, constance et fidélité** – lequel mot est d'ailleurs sous-jacent au latin *fides*, qui a donné le français « foi ».

La notion biblique de vérité est donc aussi bien de l'ordre d'une relation forte et fidèle, autrement dit l'expérience de la foi, que conforme au modèle grec de la révélation en tant que dévoilement du sens profond des choses. On peut donc dire que Dieu est « vérité », dans la mesure où Lui-même se donne à connaître (*alètheia* : figure grecque du dévoilement), au travers d'un engagement mutuel de l'ordre de la foi (hébreu *'èmet*, consonant avec le nom *'emunah*, ainsi que l'acclamation *Amen*). **La vérité biblique conjugue parfaitement l'idée de connaissance, supposant le dépassement des apparences trompeuses, au prix d'un effort d'objectivité, et la démarche d'un engagement personnel, forcément subjectif, de l'ordre de la foi.** Le grec biblique, allant de la Septante aux évangiles, propose donc une signification forte et originale du mot « vérité », **au croisement des exigences proprement scientifiques** (justement, la théologie prétend au statut de science, au côté de sa partenaire la philosophie et des autres sciences dites humaines) **et de l'expérience relationnelle**, pour ne pas dire intersubjective, propre à toute démarche de foi ou fidélité, par mode d'engagement religieux.

Or, il se trouve justement que **dès le prologue de l'évangile, le mot « vérité » (*alètheia*) se trouve appliqué à Jésus, le Fils unique et Verbe incarné, non pas de façon isolée mais au travers du couple « grâce et vérité » : « Tous nous avons eu part à sa plénitude, nous avons reçu grâce après grâce ; car la Loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ » (Jn 1, 16-17 – TLB). Ainsi, **en Jésus Christ se trouve pleinement révélée la vérité même (*alètheia*) de Dieu, moyennant le don gratuit (grâce - *kharis*)** opéré au travers du parcours entier de Jésus le Fils envoyé (cf. 3, 16-17 : Dieu a donné-envoyé le Fils pour le salut du monde). Si l'on revient au fonds**

hébraïque sous-jacent, on ne peut manquer d'évoquer le couple « *'hèsed-we-'èmet* », le premier mot (*hèsèd*), traduit par « grâce » (*kharis*), évoquant d'abord la tendresse, bienveillance et miséricorde de Dieu (ordre des affects), et le second (*'èmet* ou *alètheia* – vérité) désignant de façon plus concrète le terrain solide de la foi, en tant qu'engagement réciproque et mutuelle fidélité.

Dès lors se trouve aussi éclairée la déclaration magistrale de Jean 14, 6 : « **Je suis le chemin, la vérité et la vie** ». En effet, plutôt que de hiérarchiser les trois termes, avec des formules du genre : « Je suis le chemin qui mène à la vérité, d'où découle la vie », il convient de respecter le fait que les trois prédicats (attributs) sont strictement cordonnés (« et... et » ; grec : *kai... kai*), donc placés à un niveau de stricte équivalence. **Ainsi Jésus peut-il se présenter comme la vérité, en tant que tout son être manifeste la pleine solidité et parfaite fidélité de Dieu, sans pour autant réduire cette vérité de Dieu à quelque corps de doctrines** immuables et propositions abstraites, appelant à une adhésion purement intellectuelle. Bien au contraire, **si Jésus incarne pleinement la vérité de Dieu, c'est en tant que Celui-ci est par essence le Vivant, ne proposant à l'humanité rien d'autre que de s'unir à sa vie – la Bible parle d'Alliance – par des liens vitaux, charnels, existentiels, à l'opposé du monde immatériel des idées abstraites et concepts savants.** Dès lors, **si la Vérité de Dieu, immuable en soi, s'inscrit dans la chair même de l'humanité, elle ne sera ni statique, ni insaisissable, mais en perpétuel chemin de connaissance et de vie, au croisement des routes respectives de Dieu et des hommes, donc au carrefour même qu'est le Christ vrai Dieu et vrai homme, selon la formule consacrée, reçue des grands Conciles de l'Antiquité. Ainsi le Fils envoyé, Jésus Christ Sauveur, sera-t-il pleinement et inséparablement chemin, vérité, vie, selon une conjonction – qui n'appartient qu'à Dieu – entre l'inachevé (chemin), l'existentiel (vie) et la totalité (vérité).**

Ainsi donc Jésus le Christ incarne pour nous la vérité-solidité-fidélité de Dieu, en tant qu'il nous donne de communier à la vie divine, se faisant le chemin de notre salut, au plus près de nos routes terrestres, au gré des aléas de l'histoire. Nous sommes évidemment loin des débats philosophiques concernant le statut de la vérité, notamment au sujet des sciences et leur relation aux notions d'objectivité et subjectivité, souvent tenues pour opposées et contradictoires. **Pour immuable et inébranlable qu'elle soit, la vérité de Dieu n'a rien d'abstrait : elle est pleinement existentielle (vie) et se dévoile au gré du chemin de nos histoires,** tant personnelles que collectives. La conclusion programmatique du quatrième évangile (20, 30-31) ne dit pas autre chose : « Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu (vérité), et pour qu'en croyant (chemin), vous ayez la vie en son nom ». Dès lors, si la vie chrétienne constitue justement un discernement entre la lumière et les ténèbres, ainsi qu'annoncé à Nicodème (3, 19-21), il est significatif que, du côté des ténèbres, Jésus parle de « celui qui fait le mal », tandis que **la lumière paraît caractériser, non pas celui qui fait le bien – comme nous l'attendrions – mais bel et bien « celui qui fait la vérité ».** Il vaut la peine de citer intégralement les versets 20-21 du discours à Nicodème (chap. 3) : « Celui qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dénoncées ; mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été accomplies en union avec Dieu » (TLB). On peut dès lors considérer que **si l'opposé du mal est la vérité, plutôt**

que le bien, le Mal radical est précisément le mensonge : affirmation décisive et tellement actuelle, en des temps où, cherchant à dépasser les perspectives moralisantes, **nous en appelons à une éthique qui sache dénoncer le mensonge sous toutes ses formes**, afin d'établir les relations humaines sous le signe indépasseable de la vérité, sincérité, fidélité à soi-même, à l'autre, à Dieu.

Les récits bibliques d'origine du Mal (Adam et Ève, Abel et Caïn) ne disent pas autre chose et se trouvent largement confirmés par les propos de Jésus à l'adresse de dirigeants religieux, violents et hypocrites : « Vous, vous êtes du diable, c'est lui votre père, et vous cherchez à réaliser les convoitises de votre père. Depuis le commencement, il a été un meurtrier. Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge » (8, 44 - TLB). Ainsi **le Mal absolu – disons le péché originel – est clairement identifié au mensonge**, comme cela ressort tout particulièrement de l'histoire d'Abel et Caïn, lequel d'ailleurs, selon les commentaires du judaïsme ancien, aurait commencé par mentir à Dieu, tant sur la qualité que sur la valeur des ses offrandes. Dès lors – et cela ne prête pas lieu à discussion chez saint Jean – **quiconque ment est déjà en puissance un meurtrier : de fait, quiconque tord le cou de la vérité, détruit le pacte social, ce qui revient à tuer l'autre**. Tel est d'ailleurs le sort promis à Jésus par ses ennemis : « Vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu » (8,40). Ainsi accusé de tromper ses interlocuteurs – « Tu te rends témoignage à toi-même, ce n'est donc pas un vrai témoignage » (8, 13), **Jésus n'aura cesse d'affirmer la vérité de son témoignage, enraciné dans sa propre communion au Père** : « Oui, moi, je me rends témoignage à moi-même, et pourtant mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu, et où je vais » (8, 14), ou bien encore : « Il est écrit dans votre Loi que, s'il y a deux témoins, c'est un vrai témoignage. Moi, je suis à moi-même mon propre témoin, et le Père, qui m'a envoyé, témoigne aussi pour moi » (8, 17-18). Ainsi, **plus que quiconque, Jésus participe de la vérité même de Dieu, impliquant aussi bien la solidité de ses enseignements que la fidélité à ses engagements** : « Celui qui m'a envoyé dit la vérité, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis pour le monde » (8, 26), avec cette remarque du narrateur : « Ils ne comprirent pas qu'il leur parlait du Père » (8, 27).

Si donc la marque propre du Fils envoyé est bel et bien la vérité reçue du Père, il n'est pas étonnant que **Jésus invite ses disciples à le suivre sur ce chemin de vérité-fidélité, qui sera paradoxalement la source d'une pleine liberté spirituelle**, à l'opposé des mensonges et faux-semblants trop souvent de mise dans la vie sociale. Ainsi entendons-nous Jésus déclarer avec force : « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; alors vous connaîtrez la vérité, et **la vérité vous rendra libres** » (8,31-32). De tels propos trouveront un écho retentissant, tout au long des discours d'adieux, énoncés au seuil du grand récit de la Passion-résurrection. Ainsi trouvera-t-on : « Moi, je prierai le Père, et il vous donnera **un autre Défenseur** qui sera pour toujours avec vous : **l'Esprit de vérité**, lui que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit pas et ne le connaît pas ; vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous, et il sera en vous » (14, 16-17). Ou bien : « Quand viendra le Défenseur, que je vous enverrai d'auprès du Père, lui **l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage en ma faveur**. Et vous aussi, vous allez rendre témoignage, car vous êtes avec moi depuis le commencement » (15, 26-27). De même encore : « Quand il viendra, lui, **l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière** » (16, 13). Enfin, dans la sublime prière du chapitre 17, tout entière vouée au devenir des disciples,

appelés à l'unité la plus forte qui soit, Jésus s'exprime en ces termes : « [Père], **sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité**. De même que tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde. **Et pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité** » (17, 17-19).

Une telle proximité sémantique entre la vérité et la sainteté, l'une et l'autre étant des expressions de la perfection divine, à laquelle communie pleinement Jésus le Fils envoyé, **explique le fait que les adjectifs « vrai » ou « véritable » accompagnent plusieurs des métaphores du salut, tel qu'incarné par le Christ**. Ainsi trouve-t-on au sujet de Jésus l'expression : « le vrai pain du ciel » (6, 32), autrement dit « la vraie nourriture » et « la vraie boisson » (6, 55), non que les nourritures humaines, y compris la manne miraculeuse, soient en elles-mêmes fausses. Certes non, mais la référence à la vérité vient souligner la portée symbolique (sens figuré) d'images suggérant l'œuvre du Fils envoyé, parfaitement qualifié pour agir au nom de Dieu, lui « que le Père a marqué de son sceau » (6, 27). Il en sera de même pour « la vraie vigne » (15, 1) ou bien encore du « bon Pasteur », au sens d'authentique (litt. : beau – grec *kalos* : 10, 11.14). **Il s'agit là moins de qualités morales, distinguant Jésus des réalités ou personnages humains, que d'un indice formel attestant le passage du discours à un autre niveau que simplement réaliste**. À proprement parler, Jésus n'est ni du pain, ni de l'eau, ni un pied de vigne, ni même un berger en charge d'animaux : il n'empêche que **son œuvre de salut est, dans un tout autre ordre, aussi nourrissante, vivifiante, unifiante, rassurante que le sont, dans la vie ordinaire, les objets ou les personnes ainsi évoqués**. Il en est d'ailleurs quasiment de même, en l'absence du qualificatif « vrai ». Ainsi de l'insistance sur l'effet éclairant du ministère de Jésus – « Je suis la lumière du monde » (8, 12 ; 9, 5) ou bien : « Moi qui suis la lumière, je suis venu dans le monde pour que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres » (12, 46), sans que pour autant on se croie autorisé à identifier Jésus à un astre ou bien quelque source de lumière au sens physique du terme. Ainsi, **la notion de vérité participe du transfert opéré en direction des réalités proprement divines, à savoir la communion à la vie divine offerte à l'humanité**, moyennant la foi, autrement dit l'accueil conscient, généreux et fidèle, de Jésus le Fils envoyé du Père.

Mais **revenons aux exigences ainsi rappelées aux sujets humains que nous sommes, notamment au travers de la 1^{ère} Lettre de Jean, très éloquente en la matière**. Ainsi nous lisons (toujours selon le texte liturgique – TLB) :

- « Dieu est lumière ; en lui, il n'y a pas de ténèbres. Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, alors que nous marchons dans les ténèbres, **nous sommes des menteurs, nous ne faisons pas la vérité** » (1, 5-6) ;
- « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes et **la vérité n'est pas en nous**. Si nous reconnaissons nos péchés, lui qui est fidèle et juste va jusqu'à pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice. Si nous disons que nous sommes sans péché, **nous faisons de lui un menteur** et sa parole n'est pas en nous » (1, 8-10) ;
- « Voici comment nous savons que nous le connaissons : si nous gardons ses commandements. Celui qui dit : “ Je le connais ”, et qui ne garde pas ses commandements est un menteur : **la**

vérité n'est pas en lui. Mais en celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu atteint vraiment la perfection » » (2, 3-5) ;

- « C'est un commandement nouveau que je vous écris : **ce qui est vrai en cette parole l'est aussi en vous ; en effet, les ténèbres passent et déjà brille la vraie lumière** » (2, 8) ;
- « **Je ne vous ai pas écrit que vous ignorez la vérité, mais que vous la connaissez, et que de la vérité ne vient aucun mensonge.** Le menteur n'est-il pas celui qui refuse que Jésus soit le Christ ? Celui-là est l'anti-Christ : il refuse à la fois le Père et le Fils ; quiconque refuse le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui reconnaît le Fils a aussi le Père » (2, 21-23) ;
- « Petits enfants, **n'aimons pas en paroles ni par des discours, mais par des actes et en vérité.** Voilà comment nous reconnaitrons que **nous appartenons à la vérité**, et devant Dieu nous apaiserons notre cœur, car si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toute chose » (3, 18-19) ;
- « Nous, nous sommes de Dieu ; celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est ainsi que **nous reconnaissons l'esprit de la vérité** et l'esprit de l'erreur » (4, 6) ;
- « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu", alors qu'il a de la haine contre son frère, **c'est un menteur.** En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas » (4, 20-21).

La leçon est simple à comprendre : **dès lors que le Christ est vérité, à l'instar de Dieu lui-même, la condition de disciple implique le renoncement à toute forme de mensonge**, tant sur la personne de Jésus le Fils et la valeur de son envoi (discernement théologique à l'égard des hérésies) qu'au sujet du croyant lui-même, en situation de pécheur, principalement à l'égard du grand commandement d'amour, rappelé à toutes les pages du livre (conversion intime à la vérité-authenticité-humilité-sincérité). Dès lors **la meilleure façon de choisir la lumière, plutôt que les ténèbres, sera justement de chercher avant toute chose la vérité** – autrement dit la fidélité à Dieu, à nous-mêmes, à autrui – **avec, en corollaire, le refus de tout mensonge**, à commencer par l'image complaisante que chacun peut entretenir de soi. Ainsi de notre prétention de connaître et servir Dieu, alors même que nous demeurons aveugles, sourds et indifférents aux épreuves, souffrances et attentes d'autrui.

Le combat pour la vérité, l'exigence d'authenticité, le primat de la fidélité constituent autant de priorités si, faisant route avec Jésus notre « chemin », nous voulons communier à la « vie » de Dieu, dans la pleine « vérité » de son amour infini et parfaite sainteté. Ainsi, **la première Lettre de Jean s'achève sur un brutal et solennel avertissement** : « Nous savons que le Fils de Dieu est venu nous donner l'intelligence pour que nous connaissions Celui qui est vrai ; et nous sommes en Celui qui est vrai, en son Fils Jésus Christ. C'est lui qui est le Dieu vrai et la vie éternelle. Petits enfants, gardez-vous des idoles » (5, 20-21). **Les idoles, qu'est-ce à dire ? Non seulement les cultes païens**, au sens restreint du mot « idole », **mais bien plus**, au sens large d'images trompeuses et artificielles (en grec, le contraire du mot « icône »), **toutes les apparences, mensonges, illusions et faux semblants, cela même que dans le franglais**

d'aujourd'hui on désigne comme le *fake*, affectant aussi bien les techniques de communication que notre propre relation à la Vérité, celle de Dieu, celle des autres, enfin celle de tout un chacun dans l'authenticité de son être, la sincérité de ses liens, la fidélité de ses convictions, la durée de ses engagements... Oui, « **petits enfants, gardez-vous des idoles** », mensonges et faux-semblants, ceux de toujours (pensons aux Pharisiens hypocrites dans les évangiles), mais aussi les manifestations d'aujourd'hui, à l'heure des réseaux sociaux, de l'intelligence artificielle et autres techniques de communication, livrées à l'arbitraire des idéologies dites illibérales ! « **Petits enfants, gardez-vous des idoles !** »
